

L'ÉMERVEILLABLE CHUTE DE LOUIS AUGUSTIN,
COMMANDEUR DE PLANTATION DE CANNE À SUCRE
À L'ÎLE DE LA MARTINIQUE

Grand-père aimait de fol amour son coutelas de Saint-Domingue qu'un sien cousin germain lui avait rapporté de ce lointain pays espagnol, à l'en-haut de l'archipel, à une époque où tous deux faraudaient comme de jeunes coqs de combat à travers les plantations de canne à sucre de Grand-Anse. Ce temps-là était si reculé que, dans la famille, nous le nommions le temps de l'antan ou du marquis d'Antin. Il devait s'agir des années qui suivirent la première grande guerre. Ou bien de celles qui précédèrent la seconde. Ou peut-être d'un temps beaucoup plus éloigné, proche de ce que les vieux-corps appelaient à voix cachottière « l'esclavitude ».

Nul n'avait jamais connu grand-père sans Durandal, ainsi qu'il avait baptisé le coutelas, sans doute pour faire montre d'instruction au mitan de cette négraille qui n'avait pas eu l'insigne chance de mettre les pieds à l'école et écorchait le français sans vergogne. Les gens s'en allaient répétant :

— Honneur et respect pour Durandal, oui !

Avant qu'il atteignît le grade si convoité de commandeur de la plantation de Morne l'Étoile, dans la

cinquante-troisième année de son âge, il fut l'un des plus réputés coupeurs de canne de tout le nord du pays. Grâce à la magie de Durandal, il abattait ses vingt-cinq piles journalières en un virement de main, et les Grands Blancs accouraient de partout pour contempler ce phénomène. Ils prétendaient, couillons comme leurs deux pieds :

— En voilà un nègre qui n'a pas peur de bourriquer en plein soleil ! C'est chose bien rare de nos jours.

Les gens rectifiaient en leur for intérieur :

— En voilà un coutelas vaillant ! Son propriétaire a dû le faire envoûter par quelque esprit né pour le travail.

Toujours est-il que dès le devant-jour, avant même que les premières lueurs n'entreprissent de désenténébrer le monde, grand-père était déjà accroupi près du bassin qui recevait l'eau d'une source mystérieuse, grâce à un tuyau en bambou, et s'ingéniait à récurer son coutelas. Il le nettoyait des salissures secrètes, des miasmes de la nuit. Le bruit régulier de la lame sur le rebord du bassin réveillait peu à peu la maisonnée et grand-mère se dépêchait de préparer nos bols d'eau de café et de farine de toloman.

— Hé, l'homme, bonjour ! lançait-elle, joviale.

— Hon !

— Tu prends par où ce matin ?

— Ça ne te regarde pas, femme !

Puis grand-père se dirigeait vers les écuries où il aiguisait Durandal sur une meule cette fois, avec une minutie qui n'en finissait pas d'étonner notre plus proche voisine, Man Cia, laquelle se targuait de lire votre devenir dans des cérémonies que nous

appelions, dans notre parlure campagnarde, des « séances ». Elle était une séancière, voilà !

— Hé, maître Augustin, l'interpellait-elle, tu coquines avec ce coutelas ou bien quoi ?

— Paix-là, négresse !

— Bondieu-Seigneur-La-Vierge-Marie-Tous-les-Saints-du-Ciel ! Tu fais briller tellement sa lame qu'on jurerait un miroir.

— Paix à ta bouche, négresse !

Ces rituels accomplis, grand-père se vêtait entièrement de kaki, s'amarrait un gros ceinturon noir autour des reins, enfouissait son revolver dans la poche arrière de son pantalon et, après avoir englouti un morceau de fruit à pain grillé, enfourchait son cheval rouge qui effrayait si fort les garnements chapardeurs de cannes créoles. Il caracolait dans notre cour de terre battue et lâchait ses ordres pour la journée d'une seule traite : la servante Léonise devait lui repasser son costume du dimanche ; tante Euphrasie recopier des chiffres sur les livres de comptes de la distillerie ; grand-mère lui envoyer l'un d'entre nous, les garçons, avec une demi-calebasse contenant son manger ainsi qu'une roquille de rhum aux approchants de midi. Et ainsi de suite...

Son coutelas porté à la manière d'un stick, il talonnait sa monture sans nous saluer et sa fière silhouette de mulâtre disparaissait à l'autre bout du chemin de roches acérées conduisant aux plantations de canne à sucre. Grand-père était un dieu et nous n'imaginions pas qu'il pût sombrer un jour dans le grand âge ni même se mettre à « déparler ». Pourtant, un beau matin de carême, notre voisine, Man Cia, fut prise d'un émoi incontrôlable. Elle héla

grand-mère de sa fenêtre, chose qu'elle ne se serait jamais permise en temps normal.

— Quoi ? répondit cette dernière. Le volcan a encore pété ?

— Maî... maître Augustin, oui...

— Eh ben, parle ! Qu'est-ce qu'il a fait de mal, mon bougre ?

Suffoquée par l'événement, la séancière désigna du menton le jardin créole à flanc de morne où grand-mère plantait ses choux de Chine, ses ignames portugaises, ses gombos et ses patates douces. Une languette de terre où tous ces légumes levaient dans un savant entremêlement, l'un ne gênant point la croissance de l'autre. Grand-père était en train d'y abattre les branches d'un manguier-bassignac dont les fruits au goût de térébenthine étaient recherchés à des kilomètres à la ronde. Cet arbre était vieux de cent vingt ans, à ce qu'assurait Tête-Congo, un bougre à la peau basaltique qui, lui aussi, devait approcher cet âge miraculeux. Il avait exercé la profession de maréchal-ferrant sur la plupart des plantations de la région et, à l'époque où le nègre travaillait encore avec des chaînes aux chevilles, c'était lui qui les confectionnait ou les réparait. Il soliloquait à la devanture de sa case en paille :

— Le nègre est né fainéant ! Il n'y avait rien de meilleur que le fouet pour lui bailler une conduite !

Le manguier-bassignac avait déjà perdu trois de ses branches les plus robustes quand le cri de grand-mère interrompit le massacre.

— Louis Augustin, mon homme, qu'est-ce qui roule dans ta tête ? Tu es tombé fou !

Grand-père se figea, son coutelas haut levé dans la lumière foudroyante de ce jour d'avril et se

retourna avec un hiératisme qui nous désarçonna. Ses yeux étaient fixes et semblaient ne pas nous voir. Sa bouche s'ouvrit à demi et balbutia :

— Comment, la mère, c'est pas toi qui m'a demandé de tailler ce manguier-là ?

— Moi ? Moi-même ? s'encoléra grand-mère.

— Oui, toi... Depuis le temps que tu ne cesses de me tisonner pour que je le fasse ! Les branches empêchaient le soleil de fortifier tes oignons-pays et tes laitues, disais-tu.

Grand-mère se mit les deux mains sur la tête et, les doigts agités, elle défit le madras qui lui couvrait les cheveux. Elle était au désespoir. Il n'y avait pas d'autre mot. Ce jour-là, grand-père ne se rendit pas à son travail. Il rinça la sueur qui lui dégoulinait sur le buste avec une bassine d'eau de pluie et, sans mettre de tricot, s'assit dans une berceuse, sur la véranda, tout le restant de la matinée. Nous l'observions, à l'en-bas des yeux, cachés derrière la haie d'hibiscus, et Léonise venait nous chasser en pestant :

— Bande de marmailles embêtantes, laissez votre grand-père tranquille, foutre !

À midi, elle vint lui déposer une assiettée de morue salée et de bananes naines sur la table. Il ne prit pas la hauteur de ce plat qu'il jugeait ordinairement succulent. Il se contenta d'avalier au goulot une gorgée de rhum sans prendre la précaution d'en jeter quelques gouttes sur le sol au préalable pour satisfaire les défunts. Grand-mère se mit à conciliabuler avec Man Cia et nos tantes. Elles arbo-raient toutes dix mille plis au front. Le mot « docteur » revenait souvent sur leurs lèvres. Pourtant, pas une n'osait s'approcher de Louis Augustin,

contremaître de la plantation de canne à sucre de deux cents hectares du quartier Morne l'Étoile, qui avait dépassé l'âge de la retraite depuis au moins quinze ans et s'entêtait à garder son poste.

— Seule la mort me tirera de là ! vantardisait-il. Or, cette chienne-là a peur de moi. Ha ! ha ! ha !

Nous apprîmes, par la bouche de son fils aîné Salvie, monté tout exprès du bourg de Grand-Anse où il s'occupait d'un taxi-pays, l'explication de ce qui, pour nous, était un démêlé-sans-comprendre. La corde du nombril de grand-père avait été enterrée au pied du manguier-bassignac le jour même de sa naissance ! Nous comprenions à présent pourquoi on nous interdisait d'y grimper ou d'en abattre les fruits à coups d'arbalète. Bien que la coutume se fût estompée, nous savions que l'existence d'un homme est liée à celle de l'arbre auquel on a confié la protection de la corde de son nombril. En général, l'arbre est tenu secret pour que les malveillants, les fabricants de philtres maléfiques, les quimboiseurs et autres sorciers qui foisonnent dans nos campagnes ne s'y attaquent dans le but de détruire la personne à laquelle il est lié. Seule cette dernière et ses proches connaissent l'emplacement de l'arbre et, bien entendu, grand-père tenait le manguier-bassignac en grande vénération. Un jour qu'un méchant cyclone avait ravagé le pays, il s'était précipité au-dehors, aussitôt que les vents rageurs eurent cessé de vacarmer, et avait couru embrasser l'arbre, le seul qui eût résisté. Le seul à ne pas s'être couché sous l'effet de la tourmente. À l'époque, nous méjugions une telle passion, d'autant que grand-père refusait de goûter les fruits du manguier. Pour son dessert, il se contentait

d'infâmes mangots verts cueillis à la va-vite dans une savane contiguë au parc à bœufs, des fruits légèrement âcres et peu onctueux.

En fin d'après-midi du jour où il s'était déchaîné contre le manguier-bassignac, grand-père retrouva le sourire. Il héla compère Bérard, un muletier avec lequel il entretenait des liens de forte amicalité, et lui proposa de jouer aux dominos. Grand-mère et nos tantes semblaient de plus en plus circonspectes. Quand il réclama un bol de soupe-calalou, elles s'empressèrent de le servir. Tante Euphrasie galopa à la boutique pour lui procurer du Mélia, tabac bon marché de Madagascar dont raffolaient les gros fumeurs, et lui bourra sa pipe. Il se délecta de toutes ces bonnes choses et, quand vint l'heure d'allumer les lampes à pétrole, il s'adonna de bon cœur à cette tâche réservée aux femmes.

— Hé, la mère ! apostropha-t-il grand-mère, on dirait que la lune va être claire ce soir, oui.

— À ce qu'il paraît...

— Si on allait faire une petite promenade jusqu'à Bois Courbaril, hein ? Il n'y a rien de mieux pour dégourdir nos vieux os. Ha ! ha ! ha !

— Très peu pour moi ! minaуда grand-mère. Je ne suis plus une jeunesse, moi. Tu oublies mes rhumatismes ou quoi ?

Le lendemain et le surlendemain, tout rentra dans l'ordre. Grand-père récura puis aiguisa Durandal et se rendit à la plantation. Si d'aventure un quidam demandait ce qui était arrivé au manguier-bassignac, grand-mère ou nos tantes lui faisaient signe de coudre sa bouche. Elles se disputèrent même avec notre voisine, Man Cia, qui ne se résignait pas à ce qu'un événement aussi extraordinaire

n'eût point de suite. À tout instant, elle surgissait sur le pas de sa porte et demandait :

— Hé, madame Augustin, tu as deux pincées de sel pour ta commère, s'il te plaît ?

Mais ce n'était qu'un moyen de s'enquérir des nouvelles de grand-père et, final de compte, grand-mère fut contrainte de lui fermer sa caquetoire de vilaine manière. Man Cia eut sa revanche au troisième jour. On l'entendit hurler comme si un soucougan¹ lui avait sauté dessus :

— Tonnerre de Brest ! Ouaille ! Ouaille !

Nous nous précipitâmes dans le faire-noir du petit matin. La séancière avait les yeux exorbités. Là, près du bassin, grand-père tout nu, intégralement nu, était en train de se savonner les aisselles ! Grand-mère faillit tomber du haut-mal. Elle ne connaissait la nudité de son homme que dans l'enceinte protégée de leur chambre à coucher. Nos tantes détournèrent le regard et se retirèrent. Seule notre servante, Léonise, câpresse énergique et dévouée, s'empara d'un drap en train de sécher sur une ligne et entoura le corps de grand-père qui, à notre suprême étonnement, se laissa faire comme un bébé. Elle le peigna, lui nettoya les ongles des orteils, lui fit la conversation et finit par le mettre de bonne humeur.

— Venez, les enfants, maître Augustin va vous raconter l'histoire de compère Tigre et de compère Lapin, s'enthousiasma-t-elle.

Nous accourûmes autour du vieil homme, hale-tant déjà d'entendre les mille et une ruses dont

1. Personne douée du pouvoir de se transformer la nuit en boule phosphorescente et de voler dans les airs.

usait le petit animal pour couillonner le fauve, mais aussi bien Ma-Commère Cheval que monsieur le Roi. Ce bonheur ne nous était que très chichement accordé, le plus souvent à la fin de la récolte de la canne à sucre, en juillet, lorsqu'un pauser-reins devenait obligatoire dans les plantations. Narrées en créole, ces histoires nous excitaient bien davantage que les aventures de Blanche-Neige que nous lisait d'un ton monocorde notre maîtresse d'école dans un français d'En-France qui nous terrorisait. Bizarrement, grand-père nous souriait, alors que d'habitude il se forgeait une figure de monstre pour nous montrer que ses paroles n'étaient pas de l'eau de moussache, des bulles de savon, mais bien un savoir ancestral transmis depuis que le nègre avait été débarqué dans ce pays de Martinique-là. Il était même hilare et ne savait visiblement par quoi commencer. Nous autres, nous attendions qu'il nous lançât le cri d'ouverture des contes, le « Yéé-kri ! » retentissant auquel nous répondions en chœur par un « Yéé-kra ! » plein d'allant. Au contraire, il nous dit d'une voix cassée :

— Qui veut acheter ma vieillesse ? Je vous la vends, mes petits amis. Allez, c'est pas cher. Deux francs et quatre sous seulement.

Des larmes coulèrent silencieusement sur les deux pommes de ses joues ridées. Léonise nous chassa et, sans ménagement pour grand-père, se mit à brailler :

— Louis Augustin, reprends-toi, tonnerre de Dieu ! Tu es encore solide comme une racine de cassier et pourtant tu chignes comme un petit mouscouillon qui aurait perdu sa manman. Ça veut dire quoi, ça ?

Grand-père fit mine de ne point entendre cette roustance et, se levant très dignement de sa berceuse, se dirigea vers les écuries où il se mit à sceller son cheval. Tante Euphrasie lui apporta son casque colonial en toile blanche. Léonise lui tendit Durandal avec les mêmes précautions que si elle avait manié une relique. Grand-mère lui demanda ce qu'il désirait comme souper, mais l'homme ignora tout le monde et, une fois juché sur sa monture, la fit ruader avant de partir au trot, lorsque ses yeux tombèrent sur le manguier-bassignac. Il imprima un coup d'arrêt si brutal au cheval que les naseaux de ce dernier crachèrent une épaisse buée. Il allongea l'index en direction de l'arbre et, incrédule, demanda :

— Qui a fait ça, hein ? Qui a fait cette mauvaïseté-là à Louis Augustin ?

Les femmes regardèrent à leurs pieds ou détournèrent les yeux. Aucune d'elles n'était prête à répondre. Grand-mère balayait avec une application feinte le couloir séparant la maison de la cuisine. Nos tantes épluchaient des ignames, reprisaient des hardes, papillotaient la crêpelure de nos cousines ou lisaient des journaux d'amour tels qu'*Intimités*. Le visage de mulâtre de grand-père s'empourpra. Les veines de son cou se gonflèrent. Il était au bord de la congestion.

— Quel est le fils de salope, le chien-fer, l'individu sans aveu qui a commis cette scélératresse-là ? Il ne sait pas que la corde de mon nombril a été enterrée au pied de ce manguier ? Depuis le jour que je vous répète de ne pas approcher de ce pied de bois ! QUI A FAIT ÇA ?

Et de descendre de cheval et de se précipiter dans sa chambre. Nos tantes s'égaillèrent dans les

halliers, plus épouvantées qu'une trâlée de merles surpris par quelque mangouste. Les portes de la boutique voisine se clôturèrent prestement. Les boissonniers de la Case-à-rhum se mirent prudemment à l'abri derrière le comptoir. Sauf Hildevert, le conducteur de tombereau du quartier Morne Carabin, qui était un major (c'est-à-dire un fier-à-bras dans notre langage) et qui était obligé de faire front s'il voulait conserver son honneur et surtout sa prééminence sur la négraille.

— Hildevert, c'est toi qui es l'auteur de cette salopeté ? l'apostropha grand-père en dirigeant le canon de son revolver de commandeur (gros objet rectangulaire d'un noir brillant qui nous effrayait) sur la bedondaine du bougre. Ce dernier devint plus blême qu'une cristophine qui aurait mûri à l'en-bas des feuilles mais sauva sa peau en annonçant une terrible nouvelle :